



**Je
est un autre**

**Identité,
individuelle et collective**
Héloïse De Visscher

Groupe & Société
Publication pédagogique d'éducation permanente

CULTURE EN MOUVEMENT



CDGAI
Centre de Dynamique des Groupes et d'Analyse Institutionnelle asbl

Publication pédagogique d'éducation permanente



Identité, individuelle et collective

Auteure
Héloïse De Visscher - CDGAI

Concept et coordination
Marie-Anne Muyshondt - CDGAI

Collection Culture en mouvement - 2011

Éditrice responsable : Chantal Faidherbe
Présidente du C.D.G.A.I.
Parc Scientifique du Sart Tilman
Rue Bois Saint-Jean, 9
B 4102 - Seraing - Belgique

Graphisme : Le Graphoscope
legraphoscope@gmail.com

CULTURE EN MOUVEMENT

**Des réactions à nous communiquer,
des expériences à partager,
des questions à poser à l'auteur,
des collaborations à envisager ?**

**Centre de Dynamique des Groupes
et d'Analyse Institutionnelle asbl**

Parc Scientifique du Sart Tilman
Rue Bois Saint-Jean, 9
B.4102 - Seraing
Belgique

Marie-Anne MUYSHONDT
Coordinatrice Education permanente
marie.anne@cdgai.be
www.cdgai.be

Horaire : 9h à 13h et de 14h à 17h

Les publications d'éducation permanente du CDGAI

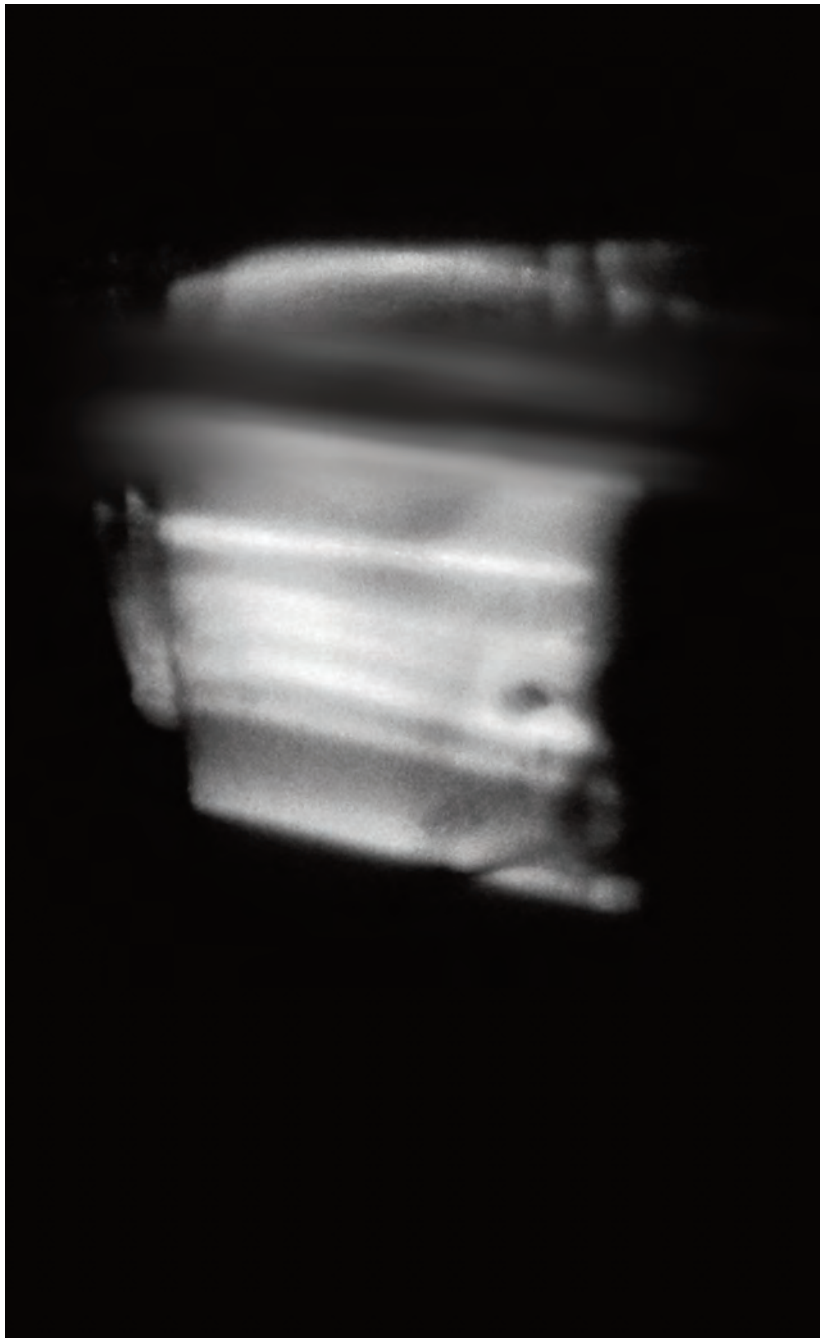
La finalité de ces publications est de contribuer à construire des échanges de regards et de savoirs de tout type qui nous permettront, collectivement, d'élaborer une société plus humaine, plus «reliante» que celle qui domine actuellement. Fondée sur un système économique capitaliste qui encourage la concurrence de tous avec tous et sur une morale de la responsabilité, notre société fragilise les humains, fragmente leur psychisme et mutile de nombreuses dimensions d'eux-mêmes, les rendant plus vulnérables à toutes les formes de domination et d'oppression sociétales, institutionnelles, organisationnelles, groupales et interpersonnelles.

La collection Culture en mouvement

La collection «Culture en mouvement» a été développée au départ d'un cheminement apparenté à la recherche-action. Les livrets de la collection abordent les questions de la création culturelle, du récit de vie, de la narration, des ateliers d'écriture, des fonctionnements collectifs, de la reconnaissance de l'Autre versus mépris, de l'identité en création, de la transmission, des partenariats, de la dimension politique de la musique, des luttes sociales, du sentiment d'appartenance, des étiquettes et des stéréotypes...

Deux expériences collectives sont la source d'inspiration et de réflexion des publications 2011 de la collection «Culture en mouvement» : les projets «Bobine-Bibliothèque de Droixhe» et «Albalianza». Nous tenons à remercier chaque partenaire, interlocuteur, intervenant de ces deux projets pour l'accueil qu'ils nous ont réservé, la franchise de nos échanges, les cheminements et prises de conscience qu'ils nous ont ouverts et qui ont permis de mûrir les publications proposées dans cette collection.

CULTURE EN MOUVEMENT



SOMMAIRE

Introduction	9
Fiche 1 Ollivier et le sens du mot identité	10
Fiche 2 Deschamps et Devos Les relations entre identité individuelle et collective	15
Fiche 3 Dortier L'individu dispersé et ses identités multiples	22
Fiche 4 Dubar Socialisation et construction identitaire	26
Fiche 5 Molénat et l'individu, roi contesté	30
Bibliographie complémentaire	34
«Bobine-Bibliothèque»	36
«Albalianza»	38



**Je
est un autre**

CULTURE EN MOUVEMENT



INTRODUCTION

Nous sommes tous des êtres différents, spécifiques, originaux. Nous avons chacun des identités singulières qui tantôt nous rapprochent, tantôt nous distinguent des autres. Mais qu'est-ce que l'identité ? Comment se construit-elle ?

Quelles sont les institutions qui nous traversent ? Qui nous dicte nos comportements ? Nos choix sont-ils libres et conscients ? Sommes-nous sédentarisés, déterminés une fois pour toutes ou nomades, en quête de finitude ? Dans la société globale et mondiale, à l'origine de formatages multiples, de dysfonctionnements et d'inégalités croissantes, la question des identités individuelle et collective est tout à la fois facteur de reproduction consumériste et garantie de résistances et de changements porteurs de sens.

Ce livret éclaire la ligne de pensée de cinq auteurs à propos des liens entre la construction de l'identité individuelle et celle de l'identité collective.

Ces textes ont été choisis en échos aux interviews des porteurs de deux démarches culturelles de la banlieue liégeoise : un projet d'écriture par des femmes immigrées et un projet de diffusion et création musicale par un collectif "alternatif". Ces deux expériences singulières sont abordées en annexe.

Chaque texte est présenté sous forme d'une fiche de lecture, résumant le texte original et la pensée de l'auteur.

fICHE 1



Ollivier et le sens du mot identité

Texte présenté

Ollivier, B., *Identité et identification. Sens, mots et techniques*. Chapitre 2. Histoire de l'identité : les mots, Paris, Hermes sciences, 2007

Bruno Ollivier enseigne les sciences de l'information et de la communication. Dans l'extrait que nous proposons, il aborde l'histoire du mot «identité».

Texte de l'auteur

Ollivier précise que les mots ont une signification particulière car la pensée s'y véhicule.

Le fait de s'interroger sur le mot « identité », dans sa transformation historique, permet d'éclairer sa signification aujourd'hui.

Les mots, au cours de l'histoire, changent de forme et de sens. Les différentes significations se modifient ; certaines disparaissent, de nouvelles apparaissent.

Le terme «identité», en français, se retrouve affublé de significations opposées. Il est à la fois « ce qui rassemble (ce qu'on a en commun) [...] et ce qui différencie (ce que les autres n'ont pas, qui vous est propre). » (p.44)

L'auteur nous propose d'étudier les termes «identité» et «identification». Ce dernier terme est pour Ollivier «porteur d'une ambiguïté, puisqu'il désigne à la fois ce qui se passe lorsque l'on s'identifie à quelqu'un (l'identification au père) et lorsque l'on s'identifie auprès de quelqu'un (l'identification d'une cible, d'un marché, d'un individu...)» (p.44), le terme étant en lien avec «identifier» ou «s'identifier».

Aborder les termes dans leur évolution historique va permettre de comprendre les différents sens des mots.

Jusqu'au dix-huitième siècle, l'identité est «ce qui unit». (p.45)
Au dix-neuvième, le terme se trouve avec une double signification. S'ajoute à la première le fait d'être «quelque chose qui se construit». (p.45)

Avec les travaux de Freud apparaît une troisième manière de parler d'identité. Celle-ci est «reliée à des processus personnels et collectifs regroupés sous le nom d'identification». (p.45)

Enfin, quatrième sens du mot, qui provient d'une époque récente : l'identité est ce qui permet d'être différent. Lorsque l'on parle de respect des identités, souhaité et réclamé par des groupes ethniques, culturels ou sexuels, il s'agit d'obtenir le droit à la différence. L'identité devient alors «la somme des pratiques culturelles propres à un personne ou un groupe». (p.45)

Le mot latin en lien est *idem*, adverbe provenant de *idem* (le même). Cet adverbe donne une idée de temps (il signifie souvent, plusieurs fois, parfois ...). «L'idée est de parler de ce qui dure dans le temps, de ce qui se répète de la même manière.» (p.45)

On trouve également un adjectif, *identicus* (identique).

Plus tard, le mot latin «*identitas*» apparaît. Il sert à «désigner la qualité de ce qui est le même». (p.46)

L'auteur précise que le terme dérive, pour passer dans d'autres langues (anglais, italien, portugais).

Si l'on se concentre sur le mot en français, la première apparition remonte au quatorzième siècle : ydemtite, «*le fait d'être comme ses parents*». (p.47)

Au dix-septième, l'identité est «*ce qui fait que deux ou plusieurs choses ne sont qu'une mesme*». (p.47)

Pour l'auteur, le latin amène encore deux précisions : le terme «*identificare*», qui veut dire rendre semblable et «*identification*», «*le fait de rendre semblable*».

Nous trouvons donc ici à la fois identité, identifier et identification : l'origine des trois.

L'auteur spécifie le terme identité, qui «*est la qualité de ce qui est identique, même quand le temps passe, ce qu'on a appelé plus haut la mêmeté. On la crée par identification, elle permet d'identifier.*» (p.48). Le mot relève de la pensée logique, par rapport au principe d'identité : $D = D$.

Le verbe «*identifier*» date du dix-septième siècle et son sens, jusqu'au dix-neuvième, signifiera «*comprendre les choses sous une même idée*». (p.48)

Ces éléments poussent l'auteur à résumer les définitions des termes «*identité, identifier, identification*» en lien avec la notion d'égalité, la continuité entre des éléments.

«*Toute identité est l'identité de quelque chose (ou quelqu'un) avec une autre chose (une autre personne)*» (p.50). Par ailleurs, cette époque lie l'identité à ce qui peut se démontrer, se prouver. Le mot sert à relier deux choses.

C'est au dix-neuvième siècle que s'ajoute une autre signification. Les mots «*identité, identifier, identification*», cantonnés aux domaines théologique, logique ou didactique, s'étendent à d'autres sphères.

Le mot «*s'identifier*» apparaît. Ce mot est employé dans le domaine moral, psychologique et politique. Il y a, à présent, une notion de transformation (s'identifier à quelqu'un ou quelque chose), «*d'un processus qui transforme le caractère de quelque chose ou les sentiments de quelqu'un au plus intime de lui-même*». (p.50)

Cela reflète et correspond au « début de la construction des identités nationales en Europe ». (p.50)

Ces identités se construisent et des échanges s'effectuent entre les pays pour se construire une identité. Chaque pays développe son sentiment identitaire. Il faut une littérature, des ancêtres communs. Cette identité se construit par des choix effectués, comme le choix des ancêtres communs Gaulois pour les Français, plus politiquement correct que celui des Francs, associés à des êtres plus rustres.

Cette époque (l'époque romantique) est une période de phénomènes de construction collective. L'identité nationale éclot, en liant l'identité et la nation. Avec la révolution française, cela devient « la rencontre d'un peuple et d'un territoire national ». (p.52)

Le peuple considère qu'il a une âme propre. Celle-ci se lie avec « *le territoire, l'histoire, le caractère et les actions des ancêtres* » (p.53). Pour créer le patrimoine identitaire national, il faut ajouter le folklore, des lieux spécifiques, représentatifs du pays. À cela s'ajoute l'hymne, le drapeau, les costumes traditionnels, le type de cuisine, ...

Il y a donc des éléments en lien avec la continuité (histoire, ancêtres), des éléments de communication (hymne, drapeau), des éléments qui spécifient le style de vie (costumes, cuisine). Ces éléments fondent l'identité.

Dans ce cadre, l'identité « *est double. Elle est à la fois un héritage du passé, puisqu'on est défini par ses ancêtres, par l'histoire, et le résultat d'un choix, puisqu'on décide d'être membre de la nation* » (p.56). Dès lors, « *l'identité fonde une communauté [...] elle devient aussi ce qui fait qu'on est unique et distinct des autres* » (p.56).

L'identité s'attache à deux choses distinctes : elle provient, d'une part, d'un processus collectif qui s'inscrit dans un mouvement politique, social et historique, mais elle est aussi « *un phénomène qui touche à l'âme, à l'intime, au plus personnel* » (p.56).

Si l'on revient vers les mots employés, « identifier » conserve sa précédente définition, mais il est employé principalement « à la forme pronominale » (p.56), c'est-à-dire avec l'ajout d'un pronom personnel (m'identifier, s'identifier) ; on s'assimile alors à quelque chose ou quelqu'un. L'identification conserve également sa définition antérieure, mais se double d'une désignation des processus psychologiques et psychosociaux.

Il y a, depuis l'apparition du mot « identité » un lien avec la temporalité.

Au départ, l'identité est ce qui fait que l'homme reste le même, le long de sa vie. De même pour le corps social : son identité est ce qui certifie qu'il restera identique au-delà des disparitions des membres et de son renouvellement. C'est donc le caractère intemporel sur lequel est axé le terme.

« L'identité, vue ainsi, est, pour le sujet, profondément liée à ce qui le dépasse, donc avec la transcendance, et ce, de deux points de vue » (p.57).

L'identité est ainsi liée, pour une personne, « à ce qui dépasse sa propre durée » (p.57). L'être humain est donc engagé dans un processus qui *« dure plus longtemps que lui »* (p.57). L'identité est également liée à la transcendance : *« l'identité est ce qui transcende les limites du sujet en le reliant à d'autres »* (p.57).

Il y a quelque chose de commun entre l'autre et moi.

A partir du dix-neuvième siècle, l'identité se relie avec *« ce qui dépasse l'individu et à ce qu'il a de plus intime »* (p.58), et aux limites de la personne *« ce qui dure plus longtemps que lui, à ce qui excède les limites de son corps, à ce qu'il a en commun avec ce qui lui est extérieur »* (p.58).

Ollivier termine son chapitre en résumant son propos :

« On voit que se cristallisent successivement autour du mot « identité » des représentations structurées par l'analogique (être identique), par les procédés de catégorisation (l'identité repose sur un tri de ce qui est semblable) puis par l'histoire (dès lors que l'identité renvoie à un passé collectif) » (p.58).



fICHE 2

Deschamps et Devos les relations entre identité individuelle et collective

Texte présenté

Dans Deschamps, J.-C., Morales, J. F., Pàes, D., Worchel, S., *L'identité sociale. La construction de l'individu dans les relations entre groupes*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1999 -Deschamps et Devos-

Chapitre 8 : Les relations entre identité individuelle et collective ou comment la similitude et la différence peuvent covarier.

Deschamps et Devos, abordent dans ce chapitre les relations entre l'identité individuelle et l'identité collective.

Texte des auteurs

Deschamps et Devos estiment que les relations entre identité individuelle et identité collective constituent un thème central en psychologie sociale. Ils citent Codol (1979) : «*Cette préoccupation majeure [...] c'est tout simplement le conflit entre l'affirmation et la nécessité individuelle et l'affirmation et la nécessité collective*» (Codol, 1979, p.424 dans Deschamps et Devos, 1999, p. 149).

Il existe une distinction entre individuel et social.

Déjà en 1890, Williams James mettait en avant la distinction entre le je et le moi, en insistant sur *«l'existence d'une dualité dans la représentation de soi»* (p.150). Mead, en 1934, ajoute l'idée *«que le soi est composé à la fois d'une composante sociologique (le moi) qui ne serait qu'une intériorisation des rôles sociaux et d'une composante plus personnelle (le je) (p. 150)»*. Deschamps et Devos avancent l'idée que l'individuel et le social peuvent être perçus et pensés comme s'opposant l'un à l'autre.

Identité collective et identité personnelle

«On part de l'idée selon laquelle tout individu serait caractérisé, d'un côté, par des traits d'ordre social qui signalent son appartenance à des groupes ou catégories et, de l'autre, par des traits d'ordre personnel, des attributs plus spécifiques de l'individu, plus idiosyncrasiques» (p.151).

La première partie de cette phrase renvoie à l'identité sociale d'un individu. Cette identité est partagée par d'autres personnes qui ont des appartenances communes. Il s'agit donc de similitude entre individus, en ce qui concerne l'identité sociale. *«L'identité sociale renvoie au fait que l'individu se perçoit comme semblable aux autres de même appartenance (le «nous») mais aussi à une différence, à une spécificité de ce nous par rapport aux membres d'autres groupes ou catégories (le «eux»)»* (p.151). Il y a donc un mouvement qui fait le lien entre la similitude (nous) et la différence (les autres).

L'identité personnelle se retrouve dans les traits spécifiques à chaque individu : *«combinaison unique de traits qui font que chaque individu est différent d'autrui, une unicité, une particularité»* (p.151). La personne vit sa différence, mais celle-ci est toujours en lien avec autrui. Les auteurs définissent ainsi l'identité personnelle de la manière suivante *«c'est ce qui rend semblable à soi-même et différent des autres»* (p.152).

Les auteurs s'attachent à voir comment l'individu lie ses deux types d'identité : l'identité sociale, où il s'agit de similitude, et l'identité personnelle, qui concerne la différence.

Deschamps et Devos évoquent alors plusieurs théories, montrant la manière dont les identités s'adaptent l'une à l'autre.

Tout d'abord, ils abordent « le modèle de la solution de compromis entre similitude et différence (p.153)» (de Deschamps, 1987).

Le point de départ est le suivant : si j'estime qu'il y a trop de ressemblance entre moi et l'autre, alors je dois chercher à me différencier. A l'inverse, je peux également chercher la similitude avec l'autre.

Pour cela, il faut nécessairement une régulation, un nouvel équilibre entre «être le même» et «être différent».

La théorie de l'identité sociale

Pour parler de cette théorie, il faut d'abord éclaircir plusieurs points.

En premier lieu, le concept de catégorisation doit être précisé. Il s'agit de «*processus psychologiques qui tendent à ordonner l'environnement en termes de catégories : groupes de personnes, d'objets, d'évènements (ou groupes de certains de leurs attributs) en tant qu'ils sont soit semblables, soit équivalents les uns aux autres pour l'action, les intentions ou les attitudes d'un sujet*» (Définition de Tajfel, 1972, p.272, dans Deschamps et Devos, 1999, p.154). La catégorisation permet donc de découper l'environnement en faisant des regroupements. Elle simplifie les objets et ainsi augmente la perception des différences entre les catégories et également celle des similitudes au sein d'une catégorie.

Le terme «catégorie» s'entend, dans ce contexte, comme étant «un ensemble d'éléments qui ont en commun une ou plusieurs caractéristiques» (p.154).

Les éléments peuvent être des personnes et les catégories peuvent être sociales.

Mais cela peut pousser à la discrimination : «Lorsque les personnes ont la représentation d'un univers dichotomisé dans lequel l'appartenance à une catégorie exclut l'appartenance à une autre catégorie, le comportement des personnes à l'égard des membres de l'autre catégorie devient discriminatoire» (p.155). Deschamps et Devos amènent le point de vue de Tajfel (1972), qui lie l'identité sociale à l'appartenance d'un individu à différents groupes. Ces appartenances définissent la place de la personne dans la société.

Mais l'identité sociale n'est perçue positivement que si le groupe d'appartenance peut être comparé, de manière satisfaisante, à un autre. Il y a donc comparaison entre groupes.

Deux pôles se détachent du comportement social, d'après Turner et Tajfel (1979) : un extrême fait de comportements interpersonnels, où l'individu est déterminé par ses relations interpersonnelles et ses caractéristiques individuelles et l'autre qui reprend les comportements intergroupes, où seules comptent les appartenances.

Les comportements interpersonnels renvoient à l'identité personnelle et les comportements intergroupes à l'identité sociale. Un élément essentiel est l'existence d'un besoin d'estime de soi, «d'une autoévaluation positive» (p.157).

«Les individus chercheraient donc à préserver ou à accéder à une image positive d'eux-mêmes et, si l'individu ne peut pas se situer par rapport au pôle des comportements interpersonnels où une valorisation de soi peut s'établir directement lors de la comparaison à autrui, le moyen d'assouvir ce désir d'une autoévaluation positive sera la compétition sociale entre groupes (à concevoir comme une comparaison entre groupes) qui tend à introduire une différence positive en faveur des groupes d'appartenance par rapport à d'autres groupes» (p.157).

Il y a donc deux bases pour cette théorie : d'une part, une base cognitive (puisque le processus de catégorisation nous pousse à surestimer les différences qui existent dans les groupes d'appartenance et à sous-estimer les autres) ; d'autre part, une base motivationnelle, car ce qui nous pousse à la discrimination est en fait un besoin d'estime de soi.

Deschamps et Devos insistent sur le fait que cette théorie met en avant l'idée que *«plus l'identité sociale est forte, moins l'identité personnelle est importante, et plus l'identité personnelle est saillante, moins l'individu a besoin d'une identité sociale puisque identité sociale comme identité personnelle satisfont un même besoin d'une image de soi positive»* (p.158-159).

Peut se présenter alors un phénomène de dépersonnalisation : lorsque l'individu se considère avant tout comme un exemplaire interchangeable d'un groupe (d'une catégorie), plutôt que comme une personnalité distincte.

Deschamps et Devos expliquent que Turner (1978) a tenté de mettre en évidence l'opposition *«entre le versant psychologique (qui renvoie à l'unicité de l'individu pensé comme possédant une constellation spécifique de traits) et sociologique (celui des appartenances, des similitudes, de l'identique, du semblable) de l'identité»* (p.159-160).

Turner propose trois niveaux de définition de soi.

- ◆ Un premier niveau, où la définition de soi est en lien avec l'identité humaine : je suis un être humain, mon identité se base sur des comparaisons entre espèces (des comparaisons montrant la similitude chez les humains et les différences avec les autres espèces) ;
- ◆ Un second niveau, où la définition de soi est liée à l'appartenance à un groupe et où l'identité sociale se crée sur base de comparaisons intergroupes ;
- ◆ Un troisième niveau, où la définition de soi, où je suis un être singulier, renvoyant à une identité personnelle (en lien avec des comparaisons interpersonnelles).

Mais lorsqu'une personne se situe à un de ces niveaux, les deux autres sont occultés.

Deschamps et Devos précisent que *«de l'ensemble de ces travaux se dégage l'impression qu'on a de grandes difficultés à s'extraire de cette opposition entre l'individuel et le collectif, qu'on se trouve prisonnier d'une logique dichotomique qui fait de la similitude et de la différence, de l'identité sociale et de l'identité personnelle, deux pôles qui sont négativement dépendants»* (p.161)

Les auteurs mettent en avant deux autres éléments : d'une part, le fait que les groupes d'appartenance sont perçus comme étant plus hétérogènes, plus différenciés que les groupes qui nous sont extérieurs. D'autre part, *«l'accentuation de la similitude perçue à l'intérieur d'un groupe n'accompagnait pas forcément l'accentuation des différences perçues entre les groupes»* (p.162).

Il y a donc une différenciation entre soi et le groupe d'appartenance qui peut exister.

Le modèle de la covariance des différences inter et intragroupes

Ces éléments ont poussé les auteurs à chercher une autre façon de conceptualiser l'articulation des différences et des similitudes : le modèle de la covariation des différences inter- et intragroupes. Ce modèle se base sur l'idée que *«dans certaines conditions, plus l'identification au groupe est forte, plus la différenciation interindividuelle à l'intérieur même du groupe est importante»* (p.163).

Les auteurs résument le point central de leur théorie de la manière suivante : *«Un processus général de «centrisme cognitif» se manifeste lorsqu'on induit chez les individus la représentation d'un univers dichotomisé, partagé en deux catégories mutuellement exclusives. En fonction de cette idée, à la fois le biais de favoritisme de l'intragroupe ou la différenciation intergroupe (ce que l'on pourrait ranger sous l'appellation «socio-centrisme») et le biais d'auto-favoritisme ou la différenciation*

entre soi et autrui (ce que parallèlement on pourrait qualifier d'«égocentrisme») seraient accrus lorsqu'une catégorisation devient plus saillante» (p.163).

Autrement dit, si on crée chez des personnes une représentation dichotomique du monde, où d'un côté tout est noir, de l'autre tout est blanc, un processus dit « centrisme cognitif » va apparaître : les individus vont « augmenter » leur perception de différence avec l'autre groupe, ou leur perception de différences entre eux et l'autre.

Deschamps et Devos tentent de tester cette proposition. Ainsi, Deschamps réalise une étude en 1984, où des étudiantes sont réparties en deux groupes sur la base de leur préférence pour deux peintres.

L'étude met en avant le fait qu'il suffit «*de renforcer expérimentalement la différenciation intergroupe (dans cet exemple en induisant chez des sujets la représentation d'un univers dichotomisé ou non) pour que les sujets accroissent la différenciation qu'ils établissent entre soi et autrui*» (p.164).

À l'inverse, si l'on renforce cette différence (entre soi et autrui), la différence entre les groupes augmente parallèlement. Les auteurs concluent en expliquant que les recherches menées poussent à prendre en compte le «modèle de la variation concomitante des différenciations entre groupes et entre soi et autrui» (p.167).

Cependant, dans certains cas, il reste que l'identité personnelle peut s'opposer à l'identité sociale. Les auteurs insistent bien sur le fait que «*le rapport entre individuel et collectif peut se poser différemment selon les situations, les cultures, les sociétés*» (p.167).

fICHE 3



Dortier L'individu dispersé et ses identités multiples

Texte présenté

Coordonné par J.-C. Ruano-Borbalan, *L'identité. L'individu, le groupe, la société*, Auxerre, France, Editions Sciences humaines, 1998.

Dortier, J.-F. L'individu dispersé et ses identités multiples.

En 1998, Dortier est rédacteur en chef du magazine Sciences Humaines ; il aborde les communautés auxquelles nous appartenons : ethnie, nation, famille, classe sociale, sexe, etc.

Texte de l'auteur

Dortier présente d'abord le travail de Laplantine, ethnologue et professeur. Il a écrit en 1994 «Transatlantique», livre qui aborde les différents pôles d'attraction d'une personne.

Dortier explique qu'à travers ce livre, Laplantine nous montre le prototype de l'homme moderne. «*Tirailé entre plusieurs communautés, entre plusieurs vies parallèles, il doit rejouer sans cesse engagement et retrait dans chacune de ses sphères d'appartenance*» (p.51). Selon ce dernier, nous sommes des êtres composites, «faits» de différents groupes d'affiliation. Chacun nous définit en partie.

Les rôles sociaux

Dortier explique que la conception de Laplantine a déjà été abordée auparavant en psychologie sociale : le concept de « rôles sociaux » est employé dans ce cadre. « *Un rôle correspond à un modèle de comportement stéréotypé dans un groupe donné* » (p.52).

Nous multiplions donc les rôles sociaux.

Dortier cite Pagès, psychosociologue, qui « parle de « *nœuds de relations* » pour qualifier cette situation où l'individu est sous l'emprise de plusieurs groupes » (p.52). Dortier explique qu'« *il s'agit plutôt d'une gamme de liens, où se mêlent attraction, influence, répulsion, contraintes, adhésion* » (p.52).

Actuellement, des enquêtes ont démontré que ces sacs de nœuds sont vécus très fortement par les femmes actives qui sont également mère de famille. Elles jonglent avec leurs différents rôles.

Dortier s'interroge sur l'existence de rôles plus prégnants, plus importants que d'autres.

Il s'appuie sur l'analyse du sociologue Caillé, qui a proposé quatre zones d'appartenances :

- ◆ La première zone concerne l'individu qui tend à réaliser ses intérêts et ses projets ;
- ◆ Une autre zone touche le lien avec la sociabilité primaire, c'est-à-dire les liens avec la famille ou la communauté de travail, qui ont une influence sur le comportement de la personne ;
- ◆ La troisième zone reflète les « *identités ethniques, religieuses, politiques, nationales* » (p.53), qui sont des sociabilités secondaires.
- ◆ La dernière zone renvoie au fait que « nous sommes tous « *des éléments de l'humanité, des membres de l'espèce humaine* » » (p.53).

la notion d'identité mondiale

Dortier s'attarde sur la notion d'identité mondiale, caractérisée par la dernière zone proposée par Caillé. Dortier explique qu'une étude définissant l'appartenance des Français les montrent comme se définissant davantage par rapport à leur pays ou leur région, que par le fait d'appartenir au monde ou à l'Europe. Mais l'auteur met en avant l'idée d'Edgar Morin (1987), pour qui «*le sentiment d'appartenance est relatif*» (p.53).

la construction des identités

Dortier se questionne ensuite sur ce qui fait que des identités se construisent. Il aborde Mead (1934) et Erikson (1950). Mead a mis en évidence le fait que l'identité est toujours inscrite dans une relation à autrui. Erikson, quant à lui, estime que «*la naissance de l'identité personnelle est un processus actif et conflictuel où interviennent des dimensions sociales [...], psychologiques [...], conscientes [...] et inconscientes* » (p.53-54). L'identité évolue, par stade.

En ce qui concerne la formation des identités collectives, Dortier parle de Lipiansky (1992), qui a étudié la manière dont celles-ci se mettaient en place. Plusieurs expériences effectuées sur des groupes permettent la mise en exergue de deux éléments :

- ◆ «*L'affirmation d'une identité s'élabore dans une interaction avec autrui*» (p.54) ;
- ◆ «*les «stratégies identitaires peuvent se composer ou se recomposer de façons différentes selon les circonstances, privilégiant tantôt l'identité de la personne, tantôt celle du groupe ou d'une de ses fractions*» (p.54).

Dortier suppose que ces résultats peuvent convenir également aux identités «*régionales, nationales, ethniques, religieuses*» (p.54).

Ainsi, les groupes sportifs deviennent une identité : celle de

l'équipe lorsqu'un groupe en rencontre une autre, celle d'un pays lors d'un match entre des équipes nationales.

Dahrendorf (1957), dans cette optique, conçoit les *«conflits de classe dans la société industrielle»* (p.54). Ce ne sont plus deux classes qui s'opposent. Il s'agit *«de s'organiser en une série de groupes d'intérêt qui peuvent ou non se superposer ou se recouper»* (p.55).

Il y a donc un *«jeu de combinaisons et de coalitions identitaires»* (p.55).

La notion d'ethnie

Dortier s'attarde ensuite sur la notion d'ethnie, concept qui peut être interrogé en fonction de ce jeu de combinaisons. Amselle (1990), anthropologue, soutient que *«ce découpage des populations humaines en un puzzle ethnique est cependant largement arbitraire»* (p.55). Les ethnies sont *«des constructions historiques récentes, en partie conventionnelles parce que fixées par des dénominations coloniales»* (p.55). Dortier s'interroge sur le concept d'ethnie, en particulier l'ethnie peul (Afrique de l'Ouest).

L'auteur explique que *«s'il est vrai que la multi-appartenance est un fait universel, on comprend qu'aucun découpage de la société en fonction d'un critère unique (sexe, profession, âge, ethnie, etc.) ne soit satisfaisant. Un ouvrier n'est pas qu'un ouvrier. Il peut être catholique, pratiquant, chasseur, fils d'immigré, père de famille. L'appartenance à chacun de ces milieux n'épuise pas sa condition, pas plus que la somme de ses appartenances»* (p.56).

Dortier conclut sur l'idée que les multi-appartenances font que *«l'individu reste en quelque sorte à la recherche de lui-même»* (p.56).

fICHE 4



Dubar Socialisation et construction identitaire

Texte présenté

Coordonné par J.-C. Ruano-Borbalan, *L'identité. L'individu, le groupe, la société*, Auxerre, France, Editions Sciences humaines, 1998.

Dubar, C. Socialisation et construction identitaire.

L'auteur, professeur et chercheur en sociologie, s'intéresse aux processus de socialisation existant dans le domaine professionnel. L'identité de l'individu ne cesse d'être réajustée ; elle est en construction perpétuelle.

Texte de l'auteur

Dubar, dans son chapitre, parle des identités comme le fait de poser un acte de catégorisation sociale : je dis qui je suis ou qui est cette personne.

En plus de cet acte, nous attribuons une valeur à l'autre. L'identité est donc une propriété, une valeur donnée par un jugement que l'on pose.

L'auteur explique que dans notre société, l'individu adulte possède de nombreuses identités (professionnelle, culturelle,...). Celles-ci correspondent à des statuts. Dubar estime qu'il existe souvent un statut principal, tel que sa profession ou son origine

ethnique. Cette identité dite sociale provient de la socialisation avec d'autres, et dépend de leur jugement.

L'identité est d'abord une attribution par l'autre.

Nous héritons du nom et d'un prénom choisi par nos parents, nous appartenons à un milieu social et culturel par notre naissance. Il s'agit de socialisation primaire, définie par l'auteur comme «*acquisition et incorporation d'un monde*» (p.136). L'entrée à l'école joue un rôle important dans cette socialisation. C'est là que l'individu fait face à la collectivité, qui inclut des règles, des contraintes et des personnes ayant un rôle institutionnel, chargé de poser un jugement, d'évaluer. C'est là également que l'«*identité-pour-autrui*» se perçoit davantage. Dubar parle d'Erikson (1968), qui a montré que les enfants réagissent de manière différente à cette épreuve : ils peuvent se sentir renforcés dans leur sentiment d'appartenance ou au contraire, estiment ne pas se retrouver dans l'identité qu'on leur prête, qu'ils vont alors subir.

Dubar précise que «*les identités ne résultent pas seulement des actes d'attribution des autres. Elles sont aussi des revendications d'appartenances et de qualités, par et pour soi-même*» (p.136).

Chacun construit, au travers de ses expériences, ses «*identité-pour-soi*», qui sont en lien avec des rôles ou métiers, mais qui sont aussi des réactions aux jugements des autres. Elles peuvent donner lieu à des projets de vie, au cours de la socialisation secondaire (qui est le moment où l'individu doit s'orienter dans la scolarité et professionnellement).

Dubar explique que de nombreuses recherches mettent en avant le fait que la socialisation devient une expérience douloureuse. «*Il devient de plus en plus difficile de construire des projets professionnels, de s'insérer sur le marché du travail [...]* » (p.137). La socialisation s'effectue à présent durant toute la vie et devient permanente.

Cette évolution pousse à la pluralité des identités dans le champ professionnel.

Les employés vont réagir différemment face aux différentes incitations adressées. *«Au sein des catégories confrontées au changement et à l'incertitude, coexistent des systèmes de croyances et de pratiques, des modes de catégorisation (du travail, de l'emploi, de la formation) et d'argumentation, des «mondes socioprofessionnels». Ces systèmes de valeurs se traduisent par des « types de récits » que l'on peut appeler des « formes identitaires ». (p.137)»* Dubar donne l'exemple d'une personne qui construit une forme identitaire face à son projet, réagissant à la distinction par rapport à son père (ne pas travailler dans les mêmes conditions que son père) et sur son autonomie professionnelle.

Ce type de forme identitaire est une logique sociale et est en lien avec la manière dont la personne se définit, à la reconnaissance qu'elle cherche auprès des autres. C'est également une façon de « donner un sens aux contextes » (p.138) que les personnes ont rencontrés, « aux événements marquant de leur vie passée » (p.138) et à la tentative de prévoir le futur.

L'auteur précise que « une même situation (chômage, travail à temps partiel, promotion, mutation...) n'est pas catégorisée ni argumentée de la même manière par tous ceux qui la vivent. La manière de la raconter dépend du système de croyances hérité des expériences antérieures, mais aussi du type d'interactions qui la caractérise » (p.138).

Dubar explique par la suite que plusieurs sociologues (Demazière, de Bonnafos, ...) ont travaillé sur cette question des formes identitaires dans le champ professionnel. Chaque sociologue amène sa propre nomination du propos, mais les différentes appellations restent compatibles les unes avec les autres.

Les formes identitaires *«se construisent (mais peuvent aussi être détruites) et se reconstruisent tout au long de la vie»* (p.139). Ces formes sont négociées avec les autres, doivent être reconnues afin qu'elles soient pleinement existantes.

Il s'agit de prouver ses compétences et de faire des transactions avec les autres : revoir ses prétentions à la baisse, faire preuve de ses compétences, prouver qu'elles se sont améliorées,... Il s'agit de transactions relationnelles. Ces transactions s'effectuent dans une optique de travail sur soi : l'individu, pour se vendre, doit lui-même être convaincu de ses compétences.

Il y a donc une double transaction, qui est le «*mécanisme de base de la dynamique identitaire*».

On peut «*se construire*» des identités, soit en continuité, soit en rupture avec son passé, si celui-là n'est pas ou plus valorisé par les autres. Ces modes de construction peuvent déboucher ou ne pas déboucher sur des reconnaissances d'autrui» (p.140).

Dubar nous présente alors quatre cas de figures théoriques, en lien avec les quatre formes identitaires : deux sont dans la lignée de la continuité biographique, les deux autres en lien avec la rupture. Deux sont des identités reconnues par les institutions du travail, les deux autres ne sont pas reconnues.

Comme le précise l'auteur, «*chaque forme identitaire est le produit d'une double transaction, avec les autres et avec soi-même, d'une construction biographique et d'une reconnaissance sociale*» (p.140-141).

Le modèle proposé tente de démontrer la façon dont les personnes expliquent leur trajet professionnel, dans des entretiens biographiques. Il permet de classer les récits des personnes.

Dubar termine son texte en réitérant le fait que chaque individu change de forme identitaire, en possède plusieurs et en change en fonction de l'interlocuteur. Il insiste sur le fait que les formes identitaires permettent la construction, la négociation avec les autres dans la vie sociale.



Molénat et l'individu, roi contesté

Texte présenté

Molénat, X., «L'individu, roi contesté», Sciences Humaines, numéro spécial anniversaire. 20 ans d'idées, *Le basculement*, N°222, 01/2011.

L'auteur s'interroge sur le concept d'individu. Il aborde l'histoire de l'approche du concept et interroge son évolution.

Texte de l'auteur

«*L'individualisme engendre-t-il une société émancipatrice ou bien mène-t-il à la «décomposition du lien social» ? (p.38)*».

C'est de cette manière que Molénat débute son article intitulé «*L'individu, roi contesté*».

Si la question occupe les esprits depuis les années quatre-vingt, c'est au cours des années nonante qu'elle a pris une réelle ampleur, avec l'apparition d'une sociologie de l'individu. L'intérêt pour l'individu se fait également sentir en histoire et en philosophie.

Molénat aborde plusieurs auteurs, et en premier, Boltanski (1990).

Celui-ci estime que le monde social n'est pas uniquement un rapport de forces. Les individus ont en eux des compétences qu'ils peuvent mettre à l'œuvre lors d'épreuves (comme des conflits, des grèves). En se positionnant de cette manière, ils démontrent et mettent en œuvre leur notion de justice. «*Tout n'est donc pas joué d'avance*» (p.38).

L'anglais Giddens (1990) amène la «*dimension réflexive des individus*» (p.38). Les personnes doivent effectuer des choix, prendre des décisions. Il faut se positionner et s'adapter, construire son chemin, son identité et son parcours.

Molénat souligne également la «*crise des appartenances traditionnelles*» (p.39), qu'il s'agisse de la famille, de l'appartenance au niveau religieux ou même de l'univers des militants.

L'engagement dans une situation ou un domaine est différent : l'engagement est pris avec distance. Par ailleurs, dans les médias, l'individu se met en jeu, aborde des problèmes personnels sur un plateau télé.

L'auteur souligne que ces changements sont perçus de différentes manières. « On applaudit les nouvelles libertés conquises, tout en craignant que l'individualisme à tout crin génère un repli sur soi généralisé et des difficultés à vivre ensemble » (p.39).

L'auteur met en avant trois types de positionnement chez les sociologues.

- ◆ Les optimistes. Par exemple, des sociologues travaillant sur la famille, mettent en avant le fait que le nouveau positionnement du couple permet aux deux partenaires d'allier leur vie personnelle et leur vie familiale, sans être réduits à une seule et unique identité;
- ◆ Les pessimistes. Ceux qui s'intéressent au travail s'inquiètent. Ainsi, l'autonomie que le travailleur a pu obtenir, permettant l'émancipation, peut avoir un revers très négatif : plus de responsabilités, plus de tâches, dans des délais très courts.
- ◆ Les sceptiques, courant qui date des années 2000. Ceux-ci sont agacés par le «grand récit individualiste» (p.40) : l'individu, autrefois tenu en lisière, s'est émancipé dans les années soixante. «*La fragilisation des sociétés contemporaines conduirait les individus, pour le meilleur et pour le pire, à être les entrepreneurs de leur propre vie...*» (p.40). Ils estiment que ce récit ne prend pas en compte les liens avec le monde social et ses normes. Ainsi, le mariage reste une institution prisée. Les tâches domestiques sont encore le plus souvent dévolues aux femmes.

Les changements liés à ce grand récit se retrouvent surtout au sein de certaines couches de la société (milieux moyens et supérieurs), reflétant l'inégalité de classe.

Par ailleurs, Molénat souligne la pensée de Robert Castel (2003) : «*Il n'est pas donné naturellement à tous d'être et de se comporter comme un individu*» (p.41). Une partie de la population dispose de ressources pour faire face aux transformations, mais ce n'est pas une généralité.

Des philosophes, également, se posent des questions.

Molénat, en terminant son article, explique que les racines mêmes de l'individu sont questionnées : c'est l'individu dans l'histoire.

Dans ce texte, un tableau reprend et présente cinq grands sociologues de l'individu : Anthony Giddens, Jean-Claude Kaufmann, Bernard Lahire, Alain Ehrenberg et Danilo Martuccelli.

Bibliographie complémentaire



◆ Coordonné par Ruano-Borbalan, J., Cl., *L'identité. L'individu, le groupe, la société*. Auxerre, France, Éditions Sciences humaines, 1998.

- Ruano-Borbalan, J.-Cl., Introduction. La construction de l'identité.

Lipiansky, E.-M., Existe-t-il une personnalité de base ?

Lipiansky, E.-M., Comment se forme l'identité des groupes.

◆ Sous la direction de Tap, P., *Identité individuelle et personnalisation*, Production et affirmation de l'identité, colloque international, Toulouse, septembre 1979, Sciences de l'homme, Privat (Toulouse), 1979.

Malrieu, P., Genèse des conduites d'identité.

Paicheler, G., *Identification possible ou impossible : comparaison sociale et reconnaissance sociale*.

Ancelin Schutzenberger, A., *Corps et identité. Les variations du sentiment d'identité en fonction des variables d'âge, de sexe, d'apparence, avec incidence sur la thérapie des cancéreux*.

Codol, J.- P., La quête de la similitude et de la différenciation sociale. Une approche cognitive du sentiment d'identité.

◆ Le Bot, J.-M., *Aux fondements du «lien social» : introduction à une sociologie de la personne*. Paris, L'Harmattan, 2002. Chapitre 2, partie sur « Individu, sujet, personne »

◆ Vinsonneau, G., *L'identité culturelle*, Paris, Armand Colin, 2002. Chapitre 2 : Des contacts de cultures aux dynamiques identitaires

◆ Dans Doise, W., Dubois, N, Beauvois, J.L. *La construction sociale de la personne*. Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble :

Chapitre 8 : *Identité personnelle et identité sociale*, Massonnat J., Boukarroum, A

Chapitre 9 : *Représentations sociales de l'identité personnelle*, Doise, W.

Chapitre 6 : *Rapports entre groupes et identité sociale*, Lorenzi-Cioldi, F., Dafflon, A.- C

◆ Coordonné par Ollivier, B., *Les identités collectives à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Edition, 2009, Ortiz, R. Modernité mondiale et identité.



Bobine-Bibliothèque

Créée en 1987, l'asbl La Bobine est un lieu d'échanges, d'action, de réflexion et de formation axé sur le développement harmonieux des familles immigrées. Ancrée à Droixhe depuis 1992, elle a pour mission de favoriser l'émancipation et l'intégration socioprofessionnelle des personnes immigrées. Elle vise aussi à soutenir ces populations fragilisées dans l'éducation de leurs enfants, notamment en luttant préventivement contre le décrochage scolaire. L'asbl mène son travail de développement communautaire dans le quartier de Droixhe et Bressoux-bas.

Depuis 1997, l'Esp@ce lecture de Droixhe (Service de la lecture publique de la ville de Liège) constitue un espace de vie et d'échanges pour les habitants du quartier autour du monde de l'écrit, réel ou virtuel. Il vise le développement des pratiques de lecture grâce à des animations, des formations et des événements favorisant à la fois l'accès à la culture pour tous, la participation citoyenne et la démarche partenariale.

Le cheminement en partenariat d'une dizaine d'années entre cette bibliothèque de quartier et ce centre d'alphabétisation a donné lieu à diverses réalisations. Nous en avons retenu l'une d'elles, qui nous a paru apparentée à notre démarche de recherche-action. Il s'agit d'un projet qui peut être regardé à la fois en tant que processus d'écriture de femmes en alphabétisation, et en tant que résultat : un livre collectif intitulé «Mes souvenirs, mes richesses» publié en 2010. Ce livre a été écrit par un groupe de 18 femmes immigrées, établies en Belgique dans la banlieue liégeoise (Droixhe et Bressoux-bas). Il raconte les histoires de ces femmes en exil. Au départ de leurs récits de vie, elles sont parties de leurs histoires personnelles pour les «réinventer» et les raconter sous la forme d'une narration collective.

Ces démarches d'écriture et de lecture ouvrent diverses questions et hypothèses qui valent plus largement que pour ce projet et sont partageables avec tous les acteurs socio-culturels, sociaux, éducatifs, psycho-médico-sociaux soucieux d'interroger leurs pratiques. En voici quelques pistes de questionnement parmi d'autres :

La narration de soi a-t-elle un impact dans la construction du rapport à soi, aux autres et au monde ? Agit-elle sur la représentation de soi et de son histoire de vie ? Agit-elle sur l'élaboration de l'identité individuelle et de l'identité collective ? De quelles façons ?

Un atelier d'écriture, au départ de récits de vie, peut-il contribuer à apporter des issues possibles aux souffrances psychosociales vécues par les personnes «en marge» d'une société (souffrances liées aux injustices de l'inégalité sociale, économique et culturelle) ? Peut-il régénérer la confiance parce qu'il repose sur de la reconnaissance et de la considération ?

Quel rapport à l'autre et quel rapport au monde l'animateur d'atelier d'écriture doit-il élaborer et poser par ses actes d'animation pour que ce dispositif puisse amener vers ces issues ? Faut-il responsabiliser ou mater ?

Quel dispositif l'animateur d'atelier d'écriture doit-il mettre en place s'il veut construire des occasions d'interaction (un rapport à l'autre) qui installent de la reconnaissance réciproque au contraire du mépris ?

Quels désirs sont à l'œuvre dans ces actes d'écriture ? Désir de laisser des traces ? De transmettre le vécu de l'exil ? De reconnaissance sociale ? De transmettre son histoire à la nouvelle génération ? De se soutenir, d'être solidaires et de cheminer ensemble vers un avenir rêvé ?

ANNEXE 2



Albalianza

Un DJ, un ingénieur du son et un photographe, régisseur dans le cinéma*. Ce collectif rassemble de manière souple une vingtaine de jeunes d'origines socio-culturelles diverses ayant comme point commun leurs goûts musicaux éclectiques et leur désir de les partager lors de soirées ou d'après-midi qui rassemblent des publics tout aussi variés.

Albalianza est un opérateur culturel «alternatif» qui se développe depuis 2009 à Liège dans le terreau d'un quartier de la banlieue liégeoise, Saint Léonard. Il propose des musiques Reggae, Jazz, Soul, Rap, Funk, Break-Beat (musiques dites «noires»),...

Par ailleurs, depuis 2010, cet opérateur émergent met sur pied un spectacle, «Speakeasy», qui allie rap et jazz, réunissant dans les salles des publics qui, d'habitude, ne se fréquentent pas. Et cela, sans intention ou stratégie.

«Les "speakeasys" étaient ces bars clandestins où se retrouvaient les soiffards et les noceurs, toutes origines sociales confondues, pendant les années de prohibition aux Etats-Unis. C'est dans cet univers sombre et interlope, élégant mais irrévérencieux, que se déroule une rencontre hautement illicite : celle du jazz le plus pur et du rap le plus moderne.»

Le jazz-band, constitué par d'anciens membres du groupe «Zerka» et conduit par le saxophoniste Clément Dechambre, a dans un premier temps réadapté plusieurs instrumentaux présentés par les rappers. C'est à présent une véritable troupe de 17 artistes, dépassant les formations originales.» (Albalianza)

* Gaëtan Lino, Hugo Vandendriessche, Mustapha Mezmizi,
www.facebook.com/Albalianza

Albalianza peut être regardé avec des lunettes psychosociales ou socio-culturelles.

Ainsi, le fonctionnement du trio, l'évolution des rapports entre eux et les membres du collectif, la manière dont les rôles et les fonctions s'élaborent, la manière dont ce collectif trace son contour et ouvre ses portes..., illustre un mode particulier d'action propre à l'univers des «mouvements» qui ont deux caractéristiques principales : ne pas être institutionnalisés, reconnus, ni subsidiés, et bâtir - sans nécessairement en faire un objectif prioritaire - un univers de mixité sociale et culturelle : Albalianza décloisonne ce que les milieux culturels institutionnalisés rangent dans des cases différentes et sans communication entre elles.

Les musiques que ce collectif valorise, écoute et diffuse, sont des musiques qui ont des racines «noires» créées dans deux continents étrangers : l'Afrique et l'Amérique. Elles sont chargées d'une histoire sociale et politique connue des membres porteurs d'Albalianza qui ne se sont pas seulement intéressés à en découvrir les sonorités et les rythmes, mais sont aussi soucieux d'en connaître l'histoire ainsi que les implications ou fondements culturels et politiques. Ce collectif éclectique est donc mixte, multi-social, multi-culturel, multi-économique, multi-disciplinaire et véhicule le «métissage» de tout ordre comme une bannière identitaire, voire une valeur fondatrice.

Cette démarche culturelle ouvre plusieurs questions

Est-ce la mixité et le métissage du groupe porteur d'un projet socio-culturel qui permettent de concevoir des événements et des spectacles qui attirent des publics mixtes et métissés ?

Quelle est la place laissée à la mixité sociale et culturelle dans le monde ? Est-elle aussi réduite que celles des banlieues d'une ville ? A-t-elle là sa place « naturelle » et pourquoi ? Quel est le sort réservé à la culture des immigrés dans notre société ? En somme, quelle est la place accordée aux sonorités et rythmes des musiques et voix des personnes en marge de la culture dominante ? Ainsi, dans les dispositifs sociaux, socio-culturels, éducatifs et psycho-médicaux-sociaux, quelle place donne-t-on à la valeur narrative du rap, à son potentiel de construction d'une parole sociale et d'une construction identitaire ? Quel intérêt manifeste-t-on à sa contribution à l'invention démocratique ? Quelles injustices et souffrances y sont révélées ? Quelles conditions faudrait-il mettre en œuvre pour permettre la reconnaissance sociale plutôt que le mépris ou ce qui revient au même : la négligence et l'indifférence ?

Intentions de ce livret

- ◆ Nourrir la réflexion et le questionnement sur les notions d'identité individuelle et collective
- ◆ Eclairer les articulations entre, d'une part, la construction de l'identité personnelle et, d'autre part, nos groupes et sociétés d'appartenance
- ◆ Outiller la réflexion sur la dimension d'élaboration identitaire à l'œuvre dans un groupe de formation, un atelier d'expression, une classe,...
- ◆ Outiller la réflexion sur la dimension politique de cette élaboration identitaire : quels fonctionnements de groupe voulons-nous, pour contribuer à l'élaboration de quelles identités individuelles et collectives, pour quelle société ?

Publics visés

- ◆ Les travailleurs sociaux, socioculturels, d'éducation populaire et les enseignants
- ◆ Les acteurs «internes» (animateur-trice, formateur-trice, coordinateur-trice, directeur-trice) des structures des secteurs des Maisons de jeunes, des Centres Culturels, de la Lecture Publique...
- ◆ Les acteurs «nomades» qui travaillent avec ces structures : «intervenants artistiques», «artistes intervenant(e)s», «artistes-animateurs(trices)»...
- ◆ Toute personne intéressée par cette thématique

«Nous sommes tous des êtres différents, spécifiques, originaux. Nous avons chacun des identités singulières qui tantôt nous rapprochent, tantôt nous distinguent des autres.

Mais qu'est-ce que l'identité ? Comment se construit-elle ? Quelles institutions nous traversent ? Qui nous dicte nos comportements ? Nos choix sont-ils libres et conscients ? Sommes-nous sédentarisés, déterminés une fois pour toute ou nomades, en quête de finitude ? Dans la société globale et mondiale, à l'origine de formatages multiples, de dysfonctionnements et d'inégalités croissantes, la question des identités individuelle et collective est tout à la fois facteur de reproduction consumériste et garantie de résistances et de changements porteurs de sens.»

«Ce livret éclaire la ligne de pensée de cinq auteurs à propos des liens entre la construction de l'identité individuelle et celle de l'identité collective. Ces textes ont été choisis en écho aux interviews des porteurs de deux démarches culturelles de la banlieue liégeoise : un projet d'écriture par des femmes immigrées et un projet de diffusion et création musicale par un collectif "alternatif". Ces deux expériences singulières sont abordées en annexe.

Chaque texte est présenté sous forme d'une fiche de lecture, résumant le texte original et la pensée de l'auteur.»

Ce livret est un outil d'éducation permanente réalisé avec le soutien du Ministère de la Communauté française.

